

1 *Le silence de la Mer*. C'est le titre d'une nouvelle publiée dans la clandestinité, aux Editions de Minuit, en février 1942, par l'écrivain Jean Bruller, plus connu sous le pseudonyme de VERCORS. Jean-Pierre Melville en a tiré un très beau film. Ce récit met en scène le cantonnement d'un officier allemand, Werner von Ebrenach, dans une famille française dont la maison a été réquisitionnée par l'occupant. Un vieil homme et sa nièce se voient ainsi contraints d'accueillir un officier allemand sous leur toit, mais celui-ci, en dépit de sa volonté de nouer le dialogue, en dépit de son amour de la culture française se heurte au mutisme obstiné de ses hôtes. L'allemand finira par s'en aller, muté sur le front de l'Est, sans que jamais le vieillard et la jeune fille aient accepté quelque compromission que ce soit avec celui qui reste un ennemi, en dépit de sa correction et de son intérêt pour la France.

2 C'est une situation de départ analogue qui se profile dans ce passage de l'Evangile. La Palestine a été envahie par Pompée il y a presque un siècle et les romains sont des occupants, détestés, honnis, des païens impurs qui souillent la terre d'Israël. Et de ce fait, il faut bien reconnaître qu'il y a quelque chose de stupéfiant dans cette rencontre entre Jésus et le centurion. Car quoi de commun entre ces deux hommes ? Entre le juif et le païen, entre le serviteur du Dieu d'Abraham et l'adorateur de Mars, entre l'officier de troupe et le rabbi non violent, entre le prince de la paix et un soldat de métier, rompu à toutes les techniques du combat et du maintien de l'ordre. Quoi de commun entre un représentant de la puissance occupante et un homme humilié, témoin d'un peuple dépouillé de sa liberté et de son indépendance ?

3 Et pourtant, entre ces deux hommes que tout sépare, la relation se noue. Cet officier est dans la peine. Son esclave, qu'il appréciait beaucoup, nous précise l'évangéliste Luc, est gravement malade. Il est sur le point de mourir. Dans l'antiquité, un esclave n'était pas considéré comme une personne humaine. C'était une chose, un outil de travail. Et si la machine n'était plus bonne à rien, on en changeait, comme aujourd'hui on change de voiture ou de smartphone. Oui, cet officier avait un esclave, qui lui servait d'ordonnance. Sans doute avaient-ils fait campagne ensemble, traversé des coups durs et des épreuves, au sein du même régiment, de la même légion. Ceux d'entre nous qui ont porté l'uniforme savent que la vie en campagne, est rude, fatigante, parfois dangereuse et il peut être réconfortant de penser qu'on a près de soi un bon compagnon, qui vous suivra partout et qui vous aidera, en cas de pépin ou de coup dur. L'esclave, le serviteur était devenu, au fil des ans, un frère d'armes. Entre eux s'était tissée, bien au-delà des frontières édictées par la hiérarchie et la société, une relation faite d'estime, sûrement, et d'amitié, peut-être. Il n'y avait plus simplement un chef et son subordonné, mais deux êtres humains qui s'étaient reconnus comme compagnons de route et d'aventure. Alors aujourd'hui le centurion est dans la peine, car son vieux camarade de régiment est aux portes de la mort.

4 Et c'est bien ce qui touche Jésus, ce frère universel. L'homme de Nazareth est pris de compassion devant le chagrin du centurion, tout comme il éprouvera de la compassion pour la veuve de Naïm qui pleure la perte de son fils. Il en sera de même à l'égard de Marthe et de Marie, endeuillées par la mort de Lazare. A ce moment-là, ces deux hommes, Jésus et le centurion, peuvent se rencontrer en vérité parce que tous deux ont en commun une chose très simple, qu'on appelle l'humanité, ce sentiment qui fait que l'on ne peut rester indifférent à la souffrance et à la peine d'autrui. Et c'est bien ce qui permet la rencontre, car à cet instant précis, il n'y plus ni grec, ni juif, ni esclave, ni

homme libre, il n'y a plus que deux êtres qui se reconnaissent frères en humanité.

5 Mais il y a encore un autre chose qui touche Jésus. Le centurion est un officier subalterne, l'équivalent chez nous d'un capitaine. Il a le sens de la hiérarchie. Il a des supérieurs et des subordonnés. Il sait qu'un capitaine est plus qu'un lieutenant et moins qu'un commandant. D'ailleurs, il le fait dire à Jésus par des amis qu'il envoie au-devant du maître : 'Je suis placé sous une autorité avec des soldats sous mes ordres et je dis à l'un va et il va et à l'autre viens et il vient et à mon esclave fais ceci et il le fait.' Or le centurion a pressenti qu'il y a quelque chose de semblable en Jésus. Jésus apparemment n'a pas de subordonnés, mais il a des disciples, à qui il parle avec autorité. Jésus n'est cependant pas un petit chef. Car lui aussi reconnaît qu'il est placé sous une autorité, celle de Dieu, ce Dieu qu'il appelle son Père. Jésus, en effet, est à l'écoute de son Dieu qui lui a confié une mission et dont il veut accomplir la parole. Jésus le dira à Gethsémani : non pas ma volonté, mais ta volonté. Et dans l'Evangile de Jean, le Christ le déclare avec solennité : 'ma nourriture, c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé et d'accomplir son œuvre.' Mais le centurion perçoit aussi qu'entre Jésus et son Dieu, il y a aussi un lien qui ne relève pas de la hiérarchie. Un lien analogue à celui qu'il a avec son ordonnance, un lien d'amitié, d'affection, d'amour. Une communion qui n'a rien à voir avec une soumission ou une dépendance.

6 D'une certaine manière, le centurion a percé le secret de l'identité de Jésus. Jésus est pleinement homme, capable de s'émouvoir devant la détresse du centurion et, en même temps, il est entièrement tourné vers son Dieu qui lui a donné vocation de rassembler dans l'unité tous les enfants de Dieu dispersés. Et puis Jésus est entièrement donné à sa mission, tout comme le centurion s'est consacré à son métier de soldat. Jésus est reconnu par le centurion pour ce qu'il est : le serviteur, serviteur de l'humanité, serviteur de Dieu, venu non pas pour être servi, mais pour servir. Jésus, en communion avec Dieu son père, ami des hommes, serviteur, doulos. Et cela le vieux soldat le comprend, au point qu'il s'en remet totalement à Jésus pour la guérison de son esclave.

7 Jésus est alors rempli d'admiration pour ce romain, qui était attiré par le Dieu d'Israël, qui aimait le peuple juif et qui avait participé financièrement à la construction de la synagogue de Capharnaüm. Cet homme était un craignant-Dieu, un de ces païens attirés par le message d'Israël, la foi dans le Dieu unique, l'exigence éthique des dix paroles, la prière de la synagogue, mais qui restaient sur le seuil, faute de pouvoir franchir l'étape de la circoncision. Jésus fait alors l'éloge de cet homme, et quel éloge de la part du maître de l'Evangile ; 'Je vous le déclare, même en Israël, je n'ai pas trouvé une telle foi.' Jésus ne le félicite pas d'être un généreux donateur. Jésus ne célèbre pas en lui un observateur de la loi. Non, il met en exergue sa foi. Oui Jésus fait l'éloge de la foi d'un païen. Et alors, ce qui donne une dimension supplémentaire à cette rencontre entre les deux hommes, ce n'est plus seulement le partage de la commune humanité, ce n'est plus seulement la reconnaissance d'un même esprit de service, c'est la foi en un Dieu qui veut le salut de tout homme qui croit, qu'il soit juif ou païen. Dans la foi du centurion, Jésus reconnaît sa propre foi, celle qu'il prône et dont il témoigne, une attitude à l'égard de Dieu faite de confiance, d'espoir, d'amour et de révérence. La foi du centurion, c'est ici la confiance placée en la personne de Jésus ; ce Jésus porteur d'une parole qui vient de bien plus loin que lui.

8 Le centurion peut alors prononcer cette étonnante confession de foi : 'Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir'. Comme il est lucide sur lui-même cet homme de guerre, qui a peut-être du sang sur les mains, qui a dû voir et faire des choses pas très belles durant toutes ces années de guerre que les romains appelaient pudiquement de la pacification. 'Mais dis seulement une parole et

que mon serviteur soit guéri.’ Le centurion est habité par la conviction que la parole de Jésus peut accomplir ce qu’elle énonce. ‘De retour à la maison, les envoyés trouvèrent l’esclave en bonne santé’, écrit Luc en conclusion du récit. On n’est plus sur la place publique, mais à la maison. Oui aujourd’hui le salut est entré dans la maison du soldat. Car ce centurion et son esclave sont eux aussi des enfants d’Abraham. Ils sont, nous sommes au bénéfice de l’amitié de Dieu manifestée en Jésus-Christ.

AMEN